Abdelkader Djemaï, *La Dernière Nuit de l'Émir*

Paris, Seuil, 2012, 155 pages, 15 euros

Mustapha Harzoune

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/1600>

DOI : [10.4000/hommesmigrations.1600](https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.1600)

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2012

Pagination : 162-463

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Mustapha Harzoune, « Abdelkader Djemaï, *La Dernière Nuit de l'Émir* », *Hommes & migrations* [En ligne], 1298 | 2012, mis en ligne le 29 mai 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/1600> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.1600>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Abdelkader Djemaï, *La Dernière Nuit de l'Émir*

Paris, Seuil, 2012, 155 pages, 15 euros

Mustapha Harzoune

RÉFÉRENCE

Abdelkader Djemaï, *La Dernière Nuit de l'Émir*, Paris, Seuil, 2012, 155 pages, 15 euros

- 1 97 hommes, femmes, enfants et vieillards. 97 Algériens sont embarqués comme prisonniers, le 24 décembre 1847, à destination de la France. 15 garçons et filles, 21 femmes et 61 hommes. Ce sont peut-être les premiers exilés algériens de l'histoire moderne. À tout le moins la première occasion offerte au peuple français de découvrir cet Autre appelé à devenir, par une de ces bifurcations dont l'histoire nationale garde le secret, une part de lui-même. "*Peau mate*", "*habits traditionnels*", "*turbans*" et "*chéchias*", "*ils portaient des bottes brodées et ne parlaient pas leur langue*". C'est à eux qu'Abdelkader Djemaï dédie son nouveau roman. À eux et à leur chef : l'émir Abdelkader. Car il s'agit là du reliquat de la célèbre smala (qui compta jusqu'à 20 000 personnes) de celui qui, durant près de dix-sept années, combattit l'agression militaire française. L'émir accepta de déposer les armes à une seule condition : que la France le laisse finir ses jours en terre d'islam, du côté d'Alexandrie ou d'Acre. Promesse fut faite par le duc d'Aumale, le quatrième fils du roi de France. La parole donnée au nom de la France ne fut pas respectée. Deux arguments au moins furent avancés pour se dédire et expliquer l'emprisonnement. Deux justifications qui allaient, tout au long du XIX^e et du XX^e siècles, légitimer les pires politiques migratoires. Tout d'abord, le danger sanitaire représenté par ces hommes et ces femmes mis en quarantaine, dans des conditions déplorables, jusqu'au 23 avril 1848. Ensuite, pour justifier le manquement à la parole donnée, le soupçon de duplicité qui pèse sur un homme qui, une fois libre, aurait pu devenir "*une arme terrible aux mains de notre plus redoutable ennemie, l'Angleterre*" (*L'Illustration*). Ne serait-ce pas ce même soupçon de duplicité qui pèse aujourd'hui

encore sur les binationaux ? Même un Zidane national a dû essuyer quelques rebuffades de ce genre lors du célèbre France-Algérie de 2001¹. L'émir finira par gagner les faveurs de l'opinion publique française et de l'Empereur qui le libéra le 16 octobre 1852. Ainsi en est-il de ces Algériens de France, devenus Français à part entière et qui partagent le même devenir national, à la vie à la mort. Dans ce voyage, 22 Algériens, dont M'Barka, l'une des épouses de l'émir, ses deux fils et l'un de ses frères, les précédèrent. Ils reposent au château d'Amboise. Abdelkader Djemaï dresse un portrait tout en finesse et en tendresse de l'émir : *“Il n'était qu'un homme qui s'était battu avec courage, intelligence et détermination contre des adversaires décidés à l'éliminer et à asservir son peuple, auquel il voulait épargner de nouvelles souffrances.”* Il rappelle les qualités multiples du résistant : soldat, croyant, mystique marqué par la figure d'Ibn Arabi, modernisateur attaché à la construction d'un État moderne, homme de culture épris de connaissances et, ce qui ravira sans doute Amin Maalouf, incitait à l'apprentissage des langues. Comme il l'écrira lui-même, c'est *“par fidélité à la foi musulmane et pour respecter les droits de l'humanité”* qu'il se montre soucieux de l'autre, *“bienveillant”* pour les prisonniers et surtout imperméable aux boursoufflures – et aux exclusions – identitaires. S'il consentit à manier le *“sabre”*, toujours il considéra *“la science [comme] l'arme suprême”* pour gagner les cœurs et les esprits. Comme à son habitude, Abdelkader Djemaï écrit avec précision, le sens du détail, un goût pour ce qui fait l'ordinaire du quotidien – la couleur d'une encre ou les victuailles des soldats en mouvement. Tout cela fait le sel de ces recensions nourries par une solide documentation. La prouesse est de brasser en une nuit, en quelque 150 pages, près de 25 ans d'une histoire mouvementée, riche en événements et transformations, de croiser les éclairages (historique, militaire mais aussi littéraire ou pictural) comme les sources documentaires : articles de presse, journaux personnels, etc. Selon Abdelkader Djemaï, *“ses nombreuses médailles, ses prestigieuses décorations et sa grand-croix de la Légion d'honneur le condamneront, plus tard, à passer, aux yeux de certains de ses compatriotes, pour un serviteur de la France”*. L'histoire nationale algérienne a en partie *“réhabilité”* la figure de l'émir Abdelkader. Mais, et c'est là où les propos de l'auteur restent d'actualité, l'historiographie officielle ne retient de l'émir que sa résistance au colonialisme et moins l'homme de paix et de dialogue qu'il fut aussi, ce en quoi il reste d'une brûlante modernité à l'heure des échanges, des mélanges et des métissages en tout genre. Cette *Dernière Nuit de l'Émir* est un livre personnel. Djemaï, comme l'émir, a dû lui aussi emprunter les routes de l'exil. Ce sont les doutes et les adieux d'autres exilés qui résonnent ici : ceux des Algériens des années quatre-vingt-dix : *“Ils [les prisonniers] entraient en exil par hasard, par accident, par nécessité. Ils pénétraient aussi dans un autre temps, celui que menacent l'oubli, le reniement, les surenchères ou la haine, un os que les chiens ne cessent de ronger. Bachir el-Wahrani dit qu'ils avaient agi pour que l'on se souvienne non pas de leurs noms, mais de celui de leur pays. Un pays qu'ils quittaient ce soir-là, définitivement, mais qui habiterait à jamais leur cœur et leur esprit.”*

NOTES

1. Voir “Psychodrame autour d'un ballon rond”, in *H&M*, n° 1244, juillet-août 2003.